

Retours et commentaires sur le *Manuel d'écologie du travail*

A jour au 27 mars 2026

J'ai adressé vers la mi-décembre, en avant-première, le [Manuel d'écologie du travail](#) à une cinquantaine d'amis ou de connaissances intéressés à divers titre par le travail ou/et la philosophie. Certains ont trouvé le temps de le lire, malgré l'arrivée des fêtes et leurs lectures en cours, et de m'adresser un message en retour. Je les reproduis ci-dessous, classés dans deux rubriques différentes : des avis généraux sur l'ouvrage (forme et/ou fond), puis des remarques plus précises attachées à certaines parties ou à des thèses particulières.

Je compléterai ce texte des commentaires que je recevrais ultérieurement, mais j'invite ceux qui ont téléchargé le Manuel sur mon bloc-notes [Penser le travail autrement](#), [à revenir sur cette page](#) pour y laisser leur commentaires. Adeptes du débat public et de la controverse, je suis convaincu que c'est le meilleur endroit pour l'organiser.

Commentaires généraux

DC

Chers amis,

J'ai été un moment un peu désolé d'avoir envoyé le *Manifeste pour la démocratie au travail* en même temps que *Le Manuel d'écologie du travail* de Michel. La crainte que l'ampleur des lectures ne vous rebute alors que vous avez déjà bien des choses en têtes, d'autres sujets, et d'autres livres qui attendent sur votre bureau ! Mais bon, c'est fait, et à la lecture du *Manuel*, c'est pas mal. Une préoccupation commune, une convergence, des voies de traverses mais pas forcément de graves anomalies.

Commencez donc par la lecture du *Manuel* de Michel. Il est très agréable à lire, bien écrit, fluide malgré une argumentation soutenue. (...) Il avance avec finesse sans jargonner, à commencer par cette invitation à tourner et retourner le mot même de *travail*, singulier et pluriel.

HF

Salut Michel

Tu noteras que pour lors j'en reste à une définition marchande du travail, mais le travail nurant & socialisant me parle. J'ai commencé à lire ton opuscule.

JT

Bonjour Michel

Merci pour ton livre que je ne manquerai pas de lire.

Je me suis permis de le faire suivre, tout comme je l'avais déjà fait avec les blogs correspondants à 3 personnes de la Chambre des Salariés du Luxembourg (plus d'indications sur www.csl.lu)

JB

Bonjour Michel,

Ravi d'avoir de tes nouvelles et de voir que tu es toujours "à la pointe".

Merci de cette confiance en m'adressant par avance cet ouvrage en pdf. Je vais prendre le temps de le lire bien sûr car les questions du travail sont toujours pour moi aussi dans mon actualité.

J'ai parcouru le début et j'ai trouvé judicieuse ta manière de décliner ton propos sous la forme de questions réponses. C'est très vivant et enthousiasmant.

L'éternelle question du travail et du tripalium, je l'ai aussi un peu traitée dans le livre que j'ai publié avec Guillaume Pertinant en 2023, préfacé par Mathieu Detchessahar "Le sens de l'absence" qui est consacré au sujet de l'absentéisme. Moins au fond que toi et d'ailleurs j'ai cité ton blog dans la bibliographie, mais juste pour arrêter de faire cette confusion entre travail et torture ce que pourtant écrit Wikipédia. A propos de ce concept de travail, Marie Anne Dujarrier a écrit toute l'histoire de cette idée de travail dans son ouvrage "Les troubles du travail". Ce livre est passionnant. (...) Je suis certain du succès de ton livre car outre tes belles idées tu as aussi une très belle plume.

MH

Bonjour Michel

Ma grippe passagère m'a permis de lire ton manuel.

J'ai eu du mal à entrer dans ta vision d'ingénieur catho sur le travail, faisant moi même partie, comme économiste du travail, des économistes que tu vilipendes !

L'intégration de perspectives historiques et philosophique est intéressante, mais manquent les analyses sociologiques et politiques sur le fonctionnement des pouvoirs, et l'impact des enjeux d'aujourd'hui que sont le numérique et notamment l'IA. On a aussi parfois l'impression que tu réinventes des solutions déjà formulées.

Enfin, le rôle des acteurs sociaux (OS, ONG) est absent quasiment, sauf à la fin.

Réponse MF : (...) Je veux néanmoins te rassurer sur un point. Je ne vilipende pas les économistes ! Ma remarque est purement épistémologique : leur science est tournée vers l'espèce humaine puisqu'ils s'appuient sur le mécanisme de valorisation propre à

notre espèce, le seul qui permette la comparaison entre "choses" de nature différente. Leur regard est, de manière constitutive, anthropocentré, à la différence des scientifiques qui observent la nature (physiciens, géologues, biologistes, climatologues....). Ce n'est pas un reproche, c'est un fait. C'est pour ça qu'ils ne peuvent être sur les problèmes écologiques des lanceurs d'alerte.

Finalement, ta grippe m'a été profitable puisqu'elle me permet de bénéficier de ce retour. J'espère néanmoins qu'elle n'aura pas été trop sévère et qu'elle n'est aujourd'hui pour toi, qu'un mauvais souvenir.

A bientôt, pour une discussion de vive voix, qui sera sûrement animée !

BJ

Bonjour Michel

Merci infiniment pour ce partage.

Pour la petite histoire, j'ai été très surpris, au début, de retrouver non seulement la forme du dialogue mais aussi le même point de départ que le très modeste ouvrage que j'ai moi même publié il y a une vingtaine d'année ! Il commençait par un dialogue imaginaire entre moi et mon fils, qui avait dessiné un faux billet de banque, et je lui répondais qu'il était paré pour le job de banquier : créer de toute pièce de l'argent. Ensuite, pour ma part, je parlais sur autre chose, plus dans une veine Chomskienne (mythe de la croissance, publicité, pouvoir).

Je trouve la forme très efficace, et le fond est formidable, j'ai envie de le faire lire à plein de gens qui sont aujourd'hui éloignés de ces questions. Il me reste quelques pages à lire, mais je voulais te faire ce retour.

Allez, un bémol : je ne comprendrais jamais, décidément, d'où vient ton optimisme...

Je pense que tu devrais le proposer en autoédition, pour t'éviter la logistique. Je vais moi-même sortir un bouquin en janvier, le temps de mettre les dernières corrections en place. L'Harmattan pourrait le prendre (ils prennent tout) mais l'autoédition est plus simple, ça permet également d'offrir un prix contenu. D'ailleurs, je cite "le travail contre nature" dans la biblio, il faut que j'ajoute celui-ci, je mettrai le lien vers ton blog.

Ton texte trouverait utilement sa place dans la bibliothèque d'une 1ère année d'ingénieur ou d'école de commerce. Histoire de mettre quelques idées en place.

Cerise sur le gâteau, l'illustration de ton gendre est très belle (je collectionne les lithographies, je suis sensible à cette forme de représentation). Je vais faire un tour sur son site !

Pour en reparler,

CS

Je suis en train de lire ton manuel d'écologie du travail, c'est super ! Est ce que je pourrais l'envoyer à une amie DRH et un ami chef d'entreprise, je pense qu'ils vont être très réceptifs ?

DM

Cher Michel,

Merci pour ton livre. J'y ai retrouvé avec plaisir quelques-unes de tes idées et en ai découvert d'autres.

L'usage du dialogue rend la lecture aisée, encore plus facilitée par une expression claire et accessible. J'ai repensé à « Éthique à l'usage de mon fils » de Fernando Savater qui n'est pas exactement un dialogue. Il devance dans son texte les questions ou les réactions que pourrait avoir son fils. J'ai apprécié qu'il place à la fin de chaque chapitre quelques extraits de textes d'auteurs en rapport avec le sujet traité.

Tes incrustations d'images sont très parlantes.

JPH

J'ai lu ton livre Michel et il me semble fondamental d'en partager la leçon - du moins celle que j'ai retenue : une nouvelle révolution est en marche, soutenue par le milieu naturel et par les conditions de travail ; elle a contre elle la loi du profit ; il faut en comprendre les acteurs et en dire les règles.

Pour cela on devrait pouvoir utiliser la séance des Vendredis de la philosophie de mars, qui si je ne me trompe pas n'est pas déjà occupée.

PB

Je prends enfin le temps de mettre au propre mes notes de lecture sur ton texte... En te remerciant d'abord pour le partage, et en te félicitant pour le travail de synthèse de questions aussi larges. On voit bien que tu pourrais développer bien davantage tel ou tel point. Mais tu arrives aussi à tenir un fil tout au long du texte, en ouvrant bien des pistes de réflexion.

Commentaires sur des passages précis du texte

DC

Michel,

Pour compléter mes propos aux amis des *Ateliers de philosophie du travail*, quelques commentaires.

Ce que tu écris de l'évolution historique me semble un peu gentille, sans conflit. Quand tu écris p20 que "notre mode de vie n'est pas naturel mais conventionnel", je vois bien l'idée principale de tout ce paragraphe, c'est que notre mode de vie n'a pas toujours été et qu'il n'y a aucune raison qu'il perdure tel que. Mais de là à dire qu'il est conventionnel, non ! La violence à l'égard de la paysannerie anglaise pour l'amener aux mines et aux usines est bien documentée. De même pour les grandes répressions en 1848 en Europe, 1852 en France (et La Commune de 1871) etc. Mais l'exercice de la violence se manifeste constamment pour discipliner les ouvriers et ouvrières (Cf *Le Sublime* de Denis Poulot republié par Alain Cottureau).

Deux pages plus loin tu remets ça : "une situation inégale qui dans le cas du salariat est acceptée volontairement alors que dans le cas du servage et de l'esclavage..." Là on retrouve la polémique avec Dejours sur la servitude volontaire, le clivage et l'akrasie. Or plus généralement, les contradictions que nous vivons nous sont coûteuses et si nous acceptons des conditions que nous réprouvons c'est en nous faisant violence jusqu'à ce que ça craque (pétage de plomb, maladie, accident) ou flambe (burn out).

Et encore, p24, dire que le harcèlement moral est "une pratique" très rare me semble inexacte. C'est un symptôme de l'extension de l'impossibilité du "oui du dialogue et de l'écoute" non pas à attribuer entièrement aux individus en présence mais à un système - organisation, gestion du travail- qui les rend, ces individus, irascibles dans la concurrence et la peur.

Plus loin, p 36, entre mégalocène, techno-productivisme et capitalisme, tu semble hésité à pointer le mode de production capitaliste. Tu écris bien que "le capitalisme est le meilleur aiguillon de ce techno-productivisme" comme si ce dernier avait existé en dehors du capitalisme. Car l'exemple de la Russie soviétique et des pays dits du socialisme réel montrent au contraire que l'on ne sort pas du capitalisme par une simple étatisation des moyens de production. Même Lénine qui explicitement a promu le taylorisme comme modèle de production a pu en promouvoir les limites dans sa querelle avec Trotski à propos des syndicats. Ce dernier les voulait comme relais du parti alors que pour Lénine ils avaient un rôle dans la montée en aptitude des travailleurs à prendre la destinée de l'entreprise en main. On sait qu'à sa mort le triomphe de la bureaucratie porte Staline au pouvoir et promeut un capitalisme d'état, comme dans la Chine actuelle. Ce point est important car il montre bien que là encore, par l'encerclement de la jeune république soviétique et la guerre

civile, les possédants du pays et des pays voisins n'entendent pas se faire déposséder. Le recours à la violence, même s'il n'a pas triomphé militairement sur le moment, a saigné le jeune état et ses ressources humaines et matérielles.

En France, à la Libération, un débat semblable a été amorcé et vite refermé à propos des nationalisations : une simple étatisation ou un changement dans la manière de penser et de conduire la production.

Et d'accord avec toi quand tu écris p.39 que "la croissance facilite...la répartition des revenus". Oui, en effet, et quand la croissance n'est plus au rendez-vous et que le surprofit se fait rare, il n'y a plus grand chose à distribuer ; d'où ce que nous connaissons : la montée des inégalités et des violences en tout genre.

A la P.42, "Le patron du travail, ce n'est pas l'homme mais la civilisation. Le patron technico-productiviste qui est la nôtre." Bien d'accord avec l'idée essentielle : ce n'est pas en prenant la place des dirigeants actuels, Messieurs et mesdames untels et unetelles, que l'on changera le travail. La question des nationalisations évoquée plus haut l'a bien montré. Mais là encore, pourquoi ne pas nommer clairement le capitalisme ? Les conditions du changement méritent un meilleur développement, plus clair. Faut-il abandonner "l'idée de changer le travail même conçue comme à portée de main d'homme" ? Une utopie nécessaire que vivent -non sans problèmes- nos collègues dans des Scop et autres lieux alternatifs. Une utopie que partagent nombre de syndicalistes même s'ils ne sont pas les plus exposés aux lumières médiatiques (cf le dernier rapport de l'Irès : « Réenchanter le syndicalisme ») et qui peut concourir à rendre vivant ton projet au niveau de l'entreprise, à franchir la ligne en commençant par la tendre ou à la déplacer.

J'avais beaucoup aimé un petit fascicule de Plekhanov : *le rôle de l'individu dans l'histoire*. Il y traitait de ce paradoxe, comment les marxistes qui pensent aux lois de l'histoire et aux déterminants économiques en dernière instance, peuvent-ils se livrer à des activités politiques ?

Bon, comme tu le vois, mon commentaire (ici un peu long) est très réduit en fait. Je dirais même qu'il n'est pas essentiel. Je te suis dans tes développements. Encore que de voir apparaître Ernst Jünger et Martin Heidegger me semble un peu bizarre. J'ai beaucoup aimé Ernst Jünger écrivain, commencé par *Sur les falaises de marbre* qu'un autre écrivain m'a invité à lire : Julien Gracq. (Lire *La presque île* avant de venir à Guérande). Et puis *Orage d'acier*, malgré son côté Dieu que la guerre est jolie ! et d'autres. Jusqu'à son *Le travailleur*. Alors là, je suis preneur d'une séance de nos ateliers philosophiques sur cet essai. Jünger ne sort pas de son goût pour la puissance, la volonté de puissance chère à la révolution conservatrice, qui entend rompre avec l'idéal bourgeois du confort mais ne rompt pas avec le capitalisme et attise le techno-productivisme.

J'arrête là, mon cher Michel. Tu vois comme tu me fais démarrer. Une vraie qualité, car j'en ai des textes à lire ! Faudrait que je m'intéresse à la correspondance, au dialogue Jünger/Heidegger. Mais ce sera plus tard. A moins que tu ne me relances !

MH

Quelques remarques plus pointues (*les numéros de page correspondent à la pagination du pdf*):

- p 5, "ce n'est pas pour l'agent qu'on travaille, c'est pour le pouvoir" : vision de cadre
- p 6 faire travailler son argent : oubli des fonds spéculatifs; un peu naïf

Je ne comprends pas : ce n'est pas la circulation monétaire que prend en compte la comptabilité nationale mais la mise sur un marché; on parle d'économie marchande pour la production privée et non marchande pour la production publique

p 7 pas d'accord sur tes catégories : le travail naturant ne s'est pas fait en autonomie de la nature mais par la domination de celle-ci; ni le travail socialisant : le travail domestique ne compte pas que des soins mais aussi la production de biens (légumes, meubles, couture...) et services (nettoyage du linge, du logement) produits aussi sur le marché, avec une forte différenciation selon le genre (<https://www.radiofrance.fr/franceculture/travail-domestique-le-jour-ou-on-s-est-mis-a-regarder-ces-chiffres-qui-font-mal-5801600>); le fait que 80% est pris en charge par les femmes a bien sûr conduit à son occultation (cf Delphy citée dans le podcast France culture). Occultée aussi, sa fonction de reproduction de la force de travail.

Le travail domestique a été "révélé" au début des années 80 quand deux économistes de l'Insee l'ont évalué à 3/4 du PIB (cf article (https://www.persee.fr/doc/estat_0336-1454_1981_num_136_1_4521))

A la fin des années 2000, l'indicateur du PIB a été remis en cause compte tenu de ses limites sur l'impact environnemental et non prise en compte du travail domestique et bénévole (cf partie 121 p 17 du rapport Lasaire sur Femmes et développement durable).

p 9 non le travail n'est pas propre à notre espèce ; des scientifiques ont montré que les corbeaux notamment savaient construire des outils.

(https://fr.wikipedia.org/wiki/Utilisation_d%27outils_chez_les_animaux)

p 11 analyse des machines à revisiter pour prendre en compte l'IA. Et Dieu à enlever pour les athées comme moi

p 14 on ne parle que de la charge physique et pas de la charge mentale

p 16 l'apport de l'énergie à la croissance est vrai pour le XIXème et mi XXème, plus du tout depuis

et les dégâts sociaux depuis les années 80 ne sont pas liés seulement à la plus grande productivité du travail via la robotisation, mais beaucoup aux délocalisations; d'autres pays que la France, notamment les pays nordiques les ont bien mieux gérés (cf travaux de Danièle Kaisergruber)

p 17 facteurs d'aggravation des conditions de travail: en premier, financiarisation de l'économie

p20 sur le caractère non figé de l'organisation du travail, citer les enquêtes européennes sur les conditions de travail qui montrent les spécificités de la France, notamment le caractère hiérarchique et le manque d'autonomie (cf aussi Martin Richer)

p 23 sur la réconciliation : artificiel et un peu naïf du fait de l'inégalité des statuts, notamment en France; par ailleurs, un exemple concret de harcèlement serait plus intéressant que la bible

p 27 le travail productif est aussi dépendant du care, facteur de reproduction de la force de travail

p 28 le déclin de l'emploi industriel s'explique surtout par la délocalisation

p 32 le travail n'est pas une greffe humaine qui ne change pas la nature, cf tous les scandales industriels sur l'environnement (Bhopal...) !

p 37 les économistes ont alerté sur les limites du PIB comme seul indicateur de richesse (cf ci dessus), et les autres scientifiques n'ont pas été plus écoutés avant la fin des années 80 avec la conférence de RIO et la création du GIEC

La contribution du progrès technique est évaluée dans les modèles économétriques. L'apport de l'énergie est daté.

P 40 approche économique globale et monographies ne s'opposent pas

p 42 Dans le changement du travail ou du rapport à l'environnement, tu oublies l'impact des catastrophes climatiques et surtout des acteurs sociaux

p 43 tu oublies un facteur majeur de l'inaction des politiciens : leur horizon électoral de court terme alors que les changements du climat sont de moyen et long terme. Un philosophe disait d'ailleurs que dans ce contexte, on ne peut s'appuyer que sur la société civile davantage portée sur le long terme. J'ajoute les femmes, davantage sensibles et actives sur l'enjeu environnemental

p 46 des travaux historiques récents ont montré que les femmes ont aussi participé à la chasse pendant la préhistoire

Il existe depuis peu un statut d'entreprise à mission pouvant inscrire qu'autres objectifs, mais le manque d'évaluation externe en fait des outils marketing

p 47 tu réinventes les objectifs de développement durable adoptés par l'ONU voici 10 ans !

p 48 Ok pour un CA élargi mais la méthode pour l'installer manque dans un contexte de gouvernements libéraux en Europe en train de détricoter le pacte vert, les directives anti discriminations.

AC

Hello Michel,

Je viens de terminer la lecture de ton texte de réflexions sur le travail. Je partage à la fois avec toi de nombreux éléments d'analyse, en particulier sur la technicité du travail, l'anthropocentrisme (partie sur la nature escamotée du travail), l'hydre productiviste mais je reste dubitatif sur la dernière partie (pour une civilisation de la nature habitée). Mon approche (mais tu le sais) est beaucoup plus pessimiste. Certes je ne suis pas sans méconnaître les tentatives pour faire émerger des scénarios alternatifs (économie circulaire, Permaentreprise, entreprise à mission, contributive, régénérative...) mais ils restent totalement marginaux par rapport à la puissance des FMN (firmes multinationales) et du capitalisme de la finitude (voir les récents ouvrages de Slobodian et Orain). Je pense que nous sommes entrés (j'en parle dans mes deux derniers essais) dans un processus suicidaire/autophagique que rien ne semble pouvoir arrêter. Je ne crois pas (comme tu le penses) à la neutralité des connaissances et à une nouvelle orientation de leurs usages. L'IA est pour moi parfaitement révélateur d'un processus, non seulement qu'on ne maîtrise pas, mais qu'on développe avec des moyens considérables (financiers et humains) en toute connaissance de cause. Et ce n'est pas nouveau. L'historien JB Fressoz montre que les acteurs de la première révolution industrielle connaissaient parfaitement les conséquences délétères de leurs activités (sur la pollution...) mais qu'ils ont agi de manière délibérée (Fressoz parle de désinhibition du capitalisme). Nous sommes les témoins impuissants d'un "processus sans sujet ni fin" (Althusser que tu cites). Évidemment ce n'est pas très glorieux de dire ça et j'aimerais croire à une vision non doloriste du travail ou aux pistes que tu évoques à la fin de ton ouvrage.

Je suis étonné que tu ne parles pas beaucoup du capitalisme dans ses évolutions actuelles, ni des outils de management qui sont, à mon avis, les vecteurs de la contre-productivité actuelle (productivisme tournée vers la seule performance). C'est cela qu'il faut déconstruire urgemment. J'en parle dans mon dernier bouquin (*L'entreprise face à l'anthropocène*. Voir en fichier joint le pdf). Tout cela mériterait de plus amples discussions entre nous (peut être à Lagrasse ?).

DM

Quelques rebonds :

- Le corps me semble peu présent. Certes, j'ai noté l'expression « outil de chair » et les exemples que tu donnes, mais peu en rapport avec l'outil, d'abord son prolongement, puis sa séparation complète avec l'outil numérique.
- J'ai été surpris de constater que tu n'utilises pas les concepts marxistes pour analyser le travail : la force de travail, sa vente, l'aliénation, l'exploitation, etc. Ou une référence à Bernard Friot. (On ne peut pas tout mettre !)
- Même si tu reprends quelques idées, le chapitre sur la nature est passionnant. Croissance (décroissance ?), productivisme (consumérisme ?), civilisation de la nature habitée... Vers une société sobre (Illich). Je me suis questionné à propos de : « La greffe humaine sur la nature, sans modifier cette dernière » ?

***Réponse MF :** Merci beaucoup pour ce retour. Plusieurs de ceux que j'ai reçus pointent aussi leur étonnement de ne pas voir mobiliser les concepts marxistes dans mon texte. C'est évidemment volontaire. Cela me donnera l'occasion, à la fois de m'en expliquer, et d'en débattre... peut-être lors d'un Vendredi de la philosophie...*

JPH

J'ai eu grand plaisir à lire ton livre, très fluide tout en étant rigoureux. Je n'ai pu entreprendre une annotation pas à pas, étant un peu fatigué par les nuits d'asthmatique. Je me suis borné à noter ces quelques points sur :

1. **la nature** (jamais vraiment définie par les écolo et qui trouve selon moi son origine chez les grecs)

L'écologie dénonce l'oubli de la nature. Ce qui s'éclaire avec le rappel de ce qu'est la nature selon les grecs :

* un principe vivant d'auto-déploiement, qui a sa visée propre connue comme un processus finalisé. C'est à cette double caractéristique que s'oppose la technique selon Heidegger.

* S'ajoute le principe d'inclusion de l'homme dans l'ordre naturel et aussi la volonté coupable des hommes pour s'en affranchir. L'homme veut non seulement se désinscrire de l'ordre naturel, mais il prétend aussi le modifier et le gouverner selon son vouloir. Tel Descartes « L'homme est comme maître /.../ de la nature ». Telle est aussi la source de l'hubrys illustrée par exemple par le mythe d'Icare.

/A noter que les deux définitions de la nature se sont propagées jusqu'au 19^{ème} siècle avec les deux définitions du vivant : mécaniste dans le sillage de Descartes et le vitalisme/

2. **la valeur** désormais définie à partir des exigences naturelles

Révision de la définition de la valeur du travail, définie de nos jours principalement par le productivisme uniquement par la valeur d'échange par opposition à une valeur « écologique ». Celle-ci est évoquée dans ton livre avec la « soutenabilité » qui signale la capacité de la nature à produire et/ou reproduire les matières prélevées. C'est donc à cette aune que doit être évaluée la croissance.

Ce qu'il faut c'est réorienter la technique vers une cohabitation avec la nature : tenir compte de ses caractéristiques propres. On reprendra ça avec Heidegger

3. et surtout **le rapport à Marx** : une nouvelle rupture à envisager ? Un « post-marxisme » écologique ?

Que pouvons-nous faire ? Faire appel à l'utopie :

* Rappel : l'utopie est le contraire de l'histoire. Elle contient ce qui selon le processus historique est exclu de l'histoire. Elle est donc non une évolution mais une rupture.

En quoi consiste cette rupture ?

Non dans les objectifs assignés à cette révolution : production naturellement soutenable selon les lois de la nature ; et avec des conditions de travail humainement soutenable.

Ni dans les moyens mis en œuvre : processus de modification des moyens de production venu des entreprises. (« lieu collectif d'expression du travail »).

Mais il s'agit de donner le pouvoir aux entreprises entendues comme « instrument primaires d'une politique écologique du travail » (p. 45) et donc de le retirer aux actionnaires ce qui suppose le renversement de la loi du profit.

C'est ici que gît la nouvelle rupture : et la mise en place d'un processus de transition écologique venu compléter la révolution marxiste

Après la société sans classe voici venu le temps du règne de la nature – ou de la cohabitation homme/nature ?

PB

Ma première remarque sera surtout de forme, et en ayant à l'esprit toutes nos cogitations en cours dans la coopérative ([Dire le travail](#)) sur nos formes narratives de récits de travail. J'ai un peu buté sur le format du dialogue, en me demandant qui parle à qui, quelles sont les motivations de ce dialogue ; alors, en quoi il me concerne, où il m'emmène. Ce qui m'a paru un peu déconcertant, c'est que c'est le maître qui mène l'affaire, avec un disciple qui lui sert surtout de chambre d'écho, dans une conversation un peu artificielle.

Sur le fond, j'ai été particulièrement intéressé par les passages sur la distinction entre société et entreprise (bien sûr, ça résonne avec mon implication dans une SCIC, ou encore une CAE, cf. Stéphane Veyer, *Pirater l'entreprise*, Les Petits Matins, 2024), ou encore l'habitabilité (à rapprocher de la domestication, autre référence, d'un architecte, Roland Scheer, *Répondre du vivant*).

Il y aurait bien sûr beaucoup à débattre sur bien des formulations, et certains de tes relecteurs s'y emploient. Deux questions qui résonnent fortement pour moi à ce stade :

- Aller jusqu'au bout ce que tentent d'attraper les affuteurs de concepts comme transition écologique, décroissance, collapsologie. Un concept marxiste qui me semble bien trop sous-employé, y compris par Marx lui-même (j'ai cherché, en particulier dans le Capital) : la définition de ce qu'il appelle « forces productives », en tant que fondements du développement des sociétés humaines. Marx s'est toujours situé dans la perspective d'un développement de ces forces productives, assurant la société d'abondance et alors le communisme. C'est ce que je trouve le plus difficile à penser à ce jour : l'adaptation des civilisations humaines à un affaiblissement (sans doute fort et brusque) de leur capacité à exploiter la nature. Je trouve le défi vertigineux : penser les civilisations humaines à venir sans réseau électrique, sans réseau de communication, sans réseau de transports motorisés, sans toutes ces infrastructures impossibles à maintenir sur la durée (Nelo Magalhães, *Accumuler du béton, tracer des routes*, La Fabrique).
- Comment tenir ensemble des échelles aussi différentes, à un bout de vastes considérations sur l'histoire et le présent de l'humanité dans son ensemble, à l'autre le menu, mais essentiel niveau de l'activité de chaque être humain, dans sa singularité ?

Je suis par exemple convaincu pour ma part que la « remise en question de la logique technico-productiviste » implique celle du capitalisme, mais aussi celle des organisations étatiques, dans la diversité de leur forme. Que « des gouvernements aient pu décider de prélèvements massifs, quasi-expropriateurs, sur les patrimoines les plus élevés » à la suite de la Deuxième Guerre mondiale ne me semble pas un très bon exemple du souhaitable : si c'est pour développer les bases de la société de consommation, construire des grands ensembles, des autoroutes et des centrales nucléaires, financer les guerres coloniales, bof ! Mais que faire, à son échelle humaine, en s'efforçant d'être cohérent avec les perspectives qu'ouvrent ces réflexions sur le travail humain, pour se dérober aux logiques dominantes d'une civilisation structure par de vastes bureaucraties, public ou privé (et en réalité largement imbriquées) ? Quoi d'autre que le « confort intellectuel du réalisme » ? La proposition d'ouverture des conseils d'administration des entreprises me semble un peu courte, dans ses modalités (qui l'imposerait ?) comme dans ses effets attendus.

J'ai beaucoup apprécié ton paragraphe page 42 : restons modestes dans nos prétentions à dessiner les plans de l'avenir, et aucun philosophe des lumières n'avaient anticipé le moins du monde ce qu'il adviendra à la fin de leur siècle, avec la Révolution française.

Mais que faire alors ? Prendre la parole comme tu le tentes, publier, mais pour s'adresser à qui, comment ? Pour boucler mon fil, c'est bien ce qui m'interpelle sur la forme choisie : en considérant le tout petit nombre de personnes plus ou moins lucides sur ces questions, disons ton lectorat, à qui s'adresser aujourd'hui, pour dire quoi ?

Merci en tout cas de chercher des réponses !